

Neige SINNO
TRISTE TIGRE
P.O.L, Paris, 2023

Goncourt les lycéens et prix Fémina, tout ça la même année 2023. Des distinctions bien méritées. Mais est-ce bien de la littérature ? On est loin me semble-t-il de Christine Angot exploitant la veine de l'inceste subi, ou des traités de résilience héroïque que vantent des humanistes épargnés par ces traumatismes... pas d'emphase, pas de misérabilisme, pas d'esprit de revanche non plus dans le texte de Neige Sinno, mais une description clinique qui, sous l'aspect d'une froide objectivité, touche au plus près la complexité d'un vécu qui ne se résume pas à « être victime ».

C'est bien la finesse de cette autoanalyse qui évite la fascination trouble qui nourrit d'ordinaire l'indignation face aux « faits divers » où le sexuel s'ajoute au sordide, cette indignation qui permet si facilement d'avoir bonne conscience, d'être du bon côté et d'hurler avec les loups, ou plutôt avec les chiens.

D'emblée, Neige Sinno pose la question impossible : qu'est-ce « *qui se passe dans la tête du bourreau* » ? On ne peut répondre qu'en s'y identifiant, et c'est chose quasiment inacceptable. Les conséquences dépassent tellement les causes qu'il serait indécent de les relier. Ce serait comme justifier l'impardonnable. Mais il faut pourtant, pour revivre, trouver une voie de liberté par rapport aux prisons du traumatisme et du ressentiment. Entre amertume éternelle et pardon impossible, comment inventer une troisième voie ? C'est un travail qui demande des années de « *musclature psychique* » disait Boris Cyrulnik, autant pour affronter la réalité de ce qui a été subi, que pour supporter le regard social qui vous rhabille de ce traumatisme et vous taille sur mesure un costume de victime éternelle, et qui sait, peut-être coupable ? « *Mes propos seront interprétés, déformés, délirés* » nous dit Neige Sinno (p 212). La survie ne suppose-t-elle pas toujours une possible compromission avec le bourreau ? Comment espérer à nouveau en l'humain après avoir vécu l'expérience de voir « *le mal dans les yeux de/s tortionnaires* », d'« *être confronté à l'impossibilité de nier la cruauté humaine* » (p 211) ? L'innocence à jamais perdue fait partie des séquelles.

Quant à ces histoires de consentement, tellement d'actualité qu'on en oublie la complexité, Neige Sinno remet tranquillement les pendules à l'heure : « *On ne peut pas simplement enseigner à un enfant comment dire non à un agresseur, que son corps est à lui et que personne n'a le droit d'y toucher. C'est ce que font en général les programmes de prévention des violences sexuelles, mais c'est comme enseigner le consentement à quelqu'un qui n'a pas les moyens de consentir ou ne pas consentir. Un enfant ne peut pas dire non à son grand frère ou à son professeur qui le mettra de toute façon dans une situation où le non est impensable. On ne peut pas non plus attendre qu'un enfant parle de lui-même si quelque chose lui arrive sans qu'on ait provoqué, préparé et accueilli cette parole. Il faut des idées pour concevoir les choses, il faut des mots pour les dire, un contexte de réception.* » (p 214). L'époque semble être plus réceptive... peut-être même le me-too Garçons permettra-t-il de voir que le patriarcat ne s'en prend pas qu'aux femmes. C'est peut-être là que se trouve la réponse à la question initiale de Neige : l'obligation faite aux hommes de se montrer « forts », les invite à s'en prendre à plus faibles qu'eux, entre eux aussi. Et quoi de plus faible que l'enfant, fille ou garçon peu importe. C'est de la lutte contre cette faiblesse, présente en chacun, que peut se développer un besoin de s'affirmer pervers. Cette inversion ordinaire, faiblesse derrière la force, dominé déguisé en dominant, l'actualité nous en donne un exemple extraordinaire à travers l'argument mis en avant par Benoît Jacquot : c'est lui, dit-il, qui était sous l'emprise de Judith Godrèche ! Il n'était que la victime du charme irrésistible de son innocence, de sa sensualité envoûtante de blé en herbe ! A-t-on déjà entendu un tel aveu de faiblesse comme revendication de tous les abus ? Je crains que ce ne soit la vérité : il s'agit de transformer sa faiblesse en pouvoir, et pour se sentir fort, le plus simple est de trouver plus faible que soi. L'obligation d'être fort ne peut que conduire à cette peur d'être en position de faiblesse et à la prise de pouvoir la plus verrouillée possible. Ne serait-ce pas la conclusion de Xi Jinping, instruit par l'expérience faite par lui et sa famille, : si persécution il doit y avoir, autant être du côté des persécutés, autant faire subir que subir, dominer pour être certain de ne pas l'être ?